

## Méditations critiques, de la guerre d'Algérie à l'indépendance

Denis Berger

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/268>

DOI : 10.4000/variations.268

ISSN : 1968-3960

### Éditeur

Les amis de Variations

### Référence électronique

Denis Berger, « Méditations critiques, de la guerre d'Algérie à l'indépendance », *Variations* [En ligne], 11 | 2008, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/variations/268> ; DOI : 10.4000/variations.268

---

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

Les ami•e•s de Variations

---

# Méditations critiques, de la guerre d'Algérie à l'indépendance

Denis Berger

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Première publication sur [www.theoriecritique.com](http://www.theoriecritique.com), « La beauté est dans la rue », 1er mai 2008, pp. 91-99

## NOTE DE L'AUTEUR

Le présent article correspond à la troisième partie des méditations politiques de Denis Berger. Après un dialogue avec Michel Lequenne sur les racines de leur engagement qui remonte à la grève de juin 1936 et la Résistance (publié dans Variations 8), Denis Berger a livré un essai sur son propre parcours militant dans les années 50, qui est une analyse incisive de la gauche et du stalinisme qui l'a tarauté (Variations 9-10, « La fin de la nuit. Les trotskistes et l'entrisme dans le Parti Communiste Français »). Voici la suite.

- 1 En rappelant ces événements d'une importance limitée, je n'ai pas l'intention de mener à bien le procès de militants qui pour la plupart, ont continué à se battre courageusement. Mais cette petite « affaire » illustre bien, me semble-t-il, les difficultés que peuvent rencontrer des militants dans leur quête d'une politique révolutionnaire. L'argumentation de Leduc se voulait véritable, de façon à convaincre des femmes et des hommes soucieux de rigueur. Elle montre en fait une grande faiblesse dans la compréhension de l'évolution des sociétés contemporaines, « socialistes » en premier lieu. Elle indique une des réflexions importantes à mener aujourd'hui encore.
- 2 À l'automne 1957, éclatement général donc. *L'Étincelle* cesse sa parution<sup>1</sup>. Cependant la rupture ne s'est pas produite dans le respect des frontières qui séparaient, au départ, les

animateurs des deux groupes. Un nombre important de militants, venus à l'opposition, à la suite des intellectuels du PCF, n'approuvent pas la cessation d'activité que représente *de facto* la proposition de Leduc et ses proches. Il s'agit pour la plupart des cas, de cadres moyens du parti, âgés de 30 à 40 ans, exerçant des responsabilités au niveau local (ou, quelquefois, bien que plus rarement, dans les syndicats). Au premier rang d'entre eux Gérard Spitzer, très jeune adhérent du PCF dans la clandestinité, journaliste ensuite et animateur de l'association France-Hongrie. Gérard possède une vaste culture et une pensée politique accomplie que ses talents d'écriture mettent en valeur. Pour toutes ces raisons, il deviendra rapidement l'incarnation de la nouvelle opposition communiste que nous sommes en train de fonder à partir de la crise de l'*Étincelle*. Rajoutons quelques noms parce que symboliques du style de militants qui se regroupent alors : Simon Blumental (ancien secrétaire de la section de Montreuil), Pierre Folgovez (ancien responsable CGT, dirigeant du service d'ordre parisien du parti), Guy Leclerc (journaliste à l'*Humanité*). Il faudrait allonger la liste de ces communistes, fidèles à leur idéal premier mais ayant tiré toutes les conclusions de la révélation publique de la contre-révolution stalinienne. Pour eux la bataille frontale contre la bureaucratie, sur des positions politiques démocratiquement élaborées, ne pouvait se limiter à ses pressions et/ou ses manœuvres. Opposants ils étaient parce que communistes<sup>2</sup>.

- 3 Très rapidement des contacts sont pris entre les anciens de la *Tribune de Discussion* et les militants venus de l'*Étincelle*<sup>3</sup>. L'accord de départ entre eux est clair : il s'agit de continuer un combat qui n'en était qu'à ses débuts, et dans cette perspective, assurer la parution d'un organe de presse. Mais, pour l'essentiel qu'il soit comme point de départ d'une action systématique, un tel agrément était insuffisant. Il fallait l'étayer en le complétant par une réflexion politique à dimension pratique. Nous nous engageâmes donc dans une série de débats. Et cette démarche, qui faisait l'unanimité des participants, illustre bien la fonction de l'élaboration collective dans la construction de toute organisation. Il n'est pas inutile d'exposer rapidement les problèmes qui se posaient à nous et les réponses que nous leur apportâmes.
- 4 La réalité première que nous avions à affronter était la guerre d'Algérie. On a vu l'importance que revêtait le conflit dans l'évolution de la situation française. On a vu également comment les atermoiements et les refus du PCF de s'engager dans une lutte générale pour l'indépendance de l'Algérie avaient été un facteur décisif de la crise du parti – et, donc, de la prise de conscience de nombreux militants de la faillite politique de la direction. Pour nous tous, la conviction était enracinée qu'il fallait, en accord avec les vieux principes de l'internationalisme, se battre pour la défaite du colonialisme français et donc la victoire du FLN<sup>4</sup>. C'est ce que nous fîmes : entrés en contact avec la Fédération de France du FLN, nous eûmes des activités nombreuses. Elles ont été évoquées dans plusieurs livres ; il n'est pas nécessaire de les rappeler ici.
- 5 Une conséquence importante de ce travail de soutien fut de nous familiariser avec les problèmes politiques débattus au sein du FLN. Notre vision de l'avenir de l'Algérie était profondément marquée par la conviction que la logique du combat pour l'indépendance entraînerait une mobilisation populaire, débouchant sur le socialisme. Rétrospectivement, il apparaît que cette vision, inspirée de la théorie de la révolution permanente de Trotski, sans manquer de fondements n'en était pas moins fort schématique. Elle eut pourtant le mérite de donner à nos interventions, à nos articles une dimension politique que ne pouvaient guère acquérir ceux qui se contentaient de commenter, en termes généraux, la perspective de la « Paix en Algérie ». C'est ainsi que

nous fûmes amenés à passer avec des individus et des groupes radicaux à l'intérieur du FLN des accords de travail qu'il fallait expliciter sur le plan théorique. Aussi bien, toute publication de notre part ne pouvait plus être orientée par les seuls débats dans le PCF (comme c'était le cas à l'époque *Tribune de Discussion-Etincelle*). Avec la révolution algérienne, nous avons acquis un thème d'action et de réflexion spécifique.

- 6 La guerre d'Algérie – est-il besoin de le rappeler ? – sonna le glas de la IV<sup>e</sup> République. Au moment où nous eûmes les débats d'orientation déjà évoqués, le régime mis en place à la Libération survivait encore. Mais sa crise profonde faisait déjà surgir les problèmes qui allaient s'épanouir avec l'arrivée au pouvoir de De Gaulle et l'adoption d'une nouvelle constitution, massivement approuvée par le « peuple ». Il n'est donc pas excessif d'affirmer que, dès le début de nos rencontres, nous fûmes confrontés aux questions qui allaient retenir l'attention des militants au cours des années qui menèrent à mai 68. Il fallait d'abord procéder à une analyse sérieuse de ce qu'était exactement le gaullisme, en évitant de le qualifier de « fasciste », comme l'a fait un temps le PCF. En fait, l'avènement du vieux général traduisait, dans le contexte d'une crise politique aiguë, la mutation en cours d'accomplissement du capitalisme français. Et ce bouleversement – le terme n'est pas excessif – modifiait radicalement les conditions de la lutte ouvrière. On ne saurait oublier, en effet, que 1958 marque la fin de la période du Front Populaire, de la Résistance et de la Libération, au cours de laquelle de grands mouvements sociaux, telle la grève de masse de juin 36 avait permis au Parti Communiste d'acquérir une position majoritaire dans la gauche. Or, lors des premières élections de la V<sup>e</sup> République, le PCF perdit plus de 1,5 millions de voix, qu'il ne récupéra jamais.
- 7 Cette perte d'influence ne fut pas sans conséquences sur l'organisation du parti : les départs furent nombreux ; et si, dans beaucoup de cas, l'éloignement ainsi effectué exprimait une rupture avec le communisme, dans la grande majorité des cas, c'était un désaccord politique avec le comportement de la direction qui conduisait le retrait des militants. À partir de 1958, on est amené à distinguer trois catégories constituant de l'« avant-garde » : tout d'abord, les membres ou proches sympathisants du PCF, qui restent majoritaires mais, subissent les conséquences de la crise et perdent de leur capacité d'initiative ; ensuite les anciens membres qui ont quitté pour divergences d'orientation et qui demeurent actifs. Enfin, un grand nombre de jeunes qui, souvent motivés par les développements au sein du mouvement communiste international, refusent de rejoindre le parti dont ils condamnent le manque d'audace contre la guerre d'Algérie<sup>5</sup>.
- 8 Même affaibli, le PCF continuait à occuper une position centrale dans les luttes en France. Il était donc juste de se battre pour le « redressement révolutionnaire ». Mais l'expérience avait permis de tirer deux conclusions majeures : l'opération ne pourrait être menée à terme qu'en acceptant l'affrontement avec la direction ; et les participants à cette lutte se trouvaient à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur du PCF. Il fallait donc renoncer à la formule « bulletin réservé aux membres du parti » et publier un journal largement diffusé.
- 9 En janvier 1958, le numéro 1 de la *Voie communiste* était dans les kiosques.

## Encore une fois : que faire ?

- 10 La nouvelle méthode qu'impliquait notre volonté d'ouverture vers l'extérieur du PCF eut des conséquences rapides. La plus intéressante fut, sans nul doute, l'élargissement de notre recrutement. Nous fûmes rejoints par deux catégories de militants : d'une part des communistes libertaires qui, après avoir tenté d'ouvrir les fenêtres de la Fédération Anarchiste sur la réalité des sociétés contemporaines, s'étaient trouvés isolés dans l'échec de leur effort de modernisation.
- 11 C'est ainsi que fut intégré à notre époque la forte personnalité de Georges Fontenis. D'autre part, l'intervention de quelques camarades dans les batailles politiques et syndicales du milieu étudiant nous assura une influence considérable dans la génération qui allait se trouver au premier plan en mai 68. Jusqu'à un certain point, nous acquîmes la dimension d'un mouvement, encore naissant, mais conduit à se structurer pour mener à bien les tâches que lui imposait la conjoncture. Nous prîmes l'habitude de réunir, une fois par an au minimum, une assemblée générale, ouverte à tous. C'est dans ce cadre qu'étaient menés les débats d'orientation préparés par des textes de « forme ». La coordination de ces travaux divers était assurée par un « bureau » qui se réunissait une fois par semaine à Paris. Cet « organisme » était lui aussi ouvert à tous les militants et coexistait avec le comité de rédaction de la *Voie Communiste*.
- 12 Ce rapide tableau du fonctionnement de nos groupes montre que nous étions loin de l'application rigide des principes « léninistes ». Et cette prise de distance, si elle se traduisait souvent par des lacunes dans le fonctionnement, exprimait une volonté de rupture avec les orthodoxies qui avaient pesé lourdement sur le mouvement communiste. La majorité des animateurs de la *Voie* approuvait le principe d'un « retour à Lénine » dans la stricte mesure où cette démarche signifiait un rejet des bassesses du stalinisme. Mais, à des degrés divers, tous étaient persuadés de la nécessité d'une réélaboration critique de nombreux articles du « programme révolutionnaire ».
- 13 Ce type de problème se posait avec une très grande acuité aux militants trotskistes « entristés ». Jusqu'ici, le travail effectué (de la *Tribune de Discussion* à l'*Étincelle*) était resté dans les limites qu'imposaient les perspectives et les modalités d'action fixées par les congrès de la IV<sup>e</sup> Internationale pour la construction de nouvelles organisations révolutionnaires. Mais la politique d'ouverture qui naissait de la volonté de la *Voie Communiste* de ne pas se limiter au seul cadre du PCF était, dans une certaine mesure, une dénégation de l'analyse des dirigeants trotskistes. N'oublions pas, en effet, que ceux-ci s'inscrivent dans une tradition forgée depuis à peu près un siècle par le mouvement ouvrier marxiste : la pratique courante des révolutionnaires se doit d'être la conclusion obligée d'une appréciation minutieuse du mouvement d'ensemble de la société. La part de l'initiative militante, le poids des événements dans leur autonomie d'expression n'occupent qu'une place secondaire. La possibilité de la révolution dépend *pour l'essentiel* de la crise du capitalisme qui, sur la voie du possible effondrement que prépare l'intensification de ses contradictions, permet l'éclatement de luttes ouvrières à caractère révolutionnaire. Bien entendu, cette vision n'est pas entièrement fautive et les militants sont dans l'obligation de tenir compte des rapports de forces qualifiés d'objectifs. Sinon, ils sombrent dans l'arbitraire de la pensée et de la pratique. Mais ils doivent alors faire face au risque du *déterminisme mécaniste*. Ni les dirigeants de l'Internationale Communiste,

ni Marx et Engels eux-mêmes n'ont toujours échappé à ce vice de forme et aux erreurs tactiques et stratégiques qu'il entraîne.

- 14 Il serait trop long d'illustrer d'exemples divers le problème majeur qui se trouve ainsi posé aux révolutionnaires. Bornons-nous donc à résumer la vision du monde à laquelle aboutit le courant trotskiste animé par Michel Pablo, suivi par Pierre Frank et Ernest Mandel. Nous avons déjà eu l'occasion d'apprécier le réalisme de la démarche globale qu'ils préconisent : c'est dans les organisations « traditionnelles » du mouvement ouvrier (principalement les partis socialistes et communistes) que les nécessités de l'action révolutionnaire se poseront d'abord. Cette conclusion – et les réflexions fondamentales qu'elle engendre – naît, il faut le répéter sans cesse, de l'échec historique de la IV<sup>e</sup> Internationale dans les termes prévus par Trotsky à la veille de la seconde guerre mondiale. Mais des causes premières de cet insuccès, il n'est guère question dans les débats les plus généraux du mouvement ; on passe ainsi à côté d'une réflexion fondamentale sur la stratégie de la révolution qui exige un retour critique permanent sur les conclusions tirées de l'expérience des diverses époques. Les dirigeants trotskistes n'en sont pas (encore ?) là et ils justifient la pratique « entriste » dans les vieilles organisations par l'évolution de la situation mondiale : affronté au « camp » de l'impérialisme, l'Union Soviétique, en dépit de ses déformations bureaucratiques, est en position d'assurer la direction du « camp » qui regroupe dans leur diversité les forces anti-impérialistes. La guerre, qui ne manquera pas d'éclater dans un bref délai, provoquera une radicalisation des organisations, des partis communistes en particulier qui, éventuellement, seront amenés à « esquisser » une lutte pour le pouvoir. C'est dans ce contexte – et dans ce contexte seul – que pourront se développer des tendances révolutionnaires organisées au sein des partis. La tâche des trotskistes est donc de s'implanter pour être en mesure d'intervenir efficacement lorsque seront réunies les conditions mentionnées.
- 15 Ici encore, il convient d'être prudent dans l'appréciation de débats anciens dont toutes les analyses ne sont pas erronées. Cependant l'intervention *politique quotidienne* proposée aux militants n'est pas exempte de ce déterminisme mécaniste évoqué plus haut : les traits généraux des rapports de forces mondiaux servent de base à des approximations sur l'avenir de la planète (la « guerre qui vient dans un délai de deux à quatre ans »...). Et, de cette évaluation sommaire, des consignes d'action sont déduites. Est-il besoin d'insister sur la faiblesse des armes théoriques et pratiques transmises aux militants qui ont en charge de se battre dans des organisations fortement implantées et structurées ? Dans la pratique, on est à court de propositions qui soient adaptées à la *demande* de ceux qui sont en cours de rupture avec la bureaucratie. Et la conclusion tirée de cette confusion est qu'il faut éviter les batailles prématurées et *attendre* le moment opportun.
- 16 Dans la conjoncture de crise de la fin des années 1950 (le pluriel est nécessaire car la crise du mouvement communiste se déroule au milieu d'une détérioration du système de pouvoir en France), l'orientation de travail que profile l'action publique de la *Voie Communiste* entre en contradiction avec l'attentisme que préconisent les trotskistes qui restent fixés sur les événements internes du PCF. À l'intérieur du groupe trotskiste, le débat devient vite violent. Denis Berger propose une orientation qui à la fois justifie la pratique nouvelle impliquée par le travail en commun avec les communistes opposants et aborde le rôle que peuvent jouer les trotskistes dans ce processus qu'ils ne contrôlent pas. Deux conclusions sont tirées : le « redressement du PCF » – pour reprendre les termes des fondateurs de l'*Etincelle* – ne saurait se limiter aux luttes internes qui respectent les principes hautement bureaucratiques qui régissent la vie intérieure du PCF ; le but doit

être d'associer, dans les formes que permettent les rapports de force historiques et actuels, les militants d'avant-garde où qu'ils se trouvent. Telle peut être la voie de la construction d'une organisation révolutionnaire qui soit en liaison effective avec les développements concrets des luttes. C'est donc – deuxième conclusion – une adaptation, sinon une révision, de la conception léniniste de la construction du parti qui, dans les versions les plus récentes, envisageait la naissance d'une organisation comme la convergence de la classe ouvrière vers le pôle constitué par les militants d'avant-garde.

- 17 Est-il besoin de préciser que ces propositions se heurtèrent à la critique virulente de la grande majorité des membres du groupe trotskiste. Pierre Frank eut tôt fait d'évoquer le spectre du « centrisme » qui éloignerait à jamais du bolchevisme l'auteur de cette ligne catastrophique. La quasi-totalité des dirigeants le suivit. Félix Guattari, qui participait peu à la vie du groupe, la majorité des étudiants récemment recrutés soutinrent les positions « révisionnistes ». Le résultat de ce faux débat fut une scission, ouverte par mon exclusion<sup>6</sup>.

## Fin et suite

- 18 L'éclatement du noyau qui incarnait la version combative de la lutte dans et autour du PCF marque surtout la fin de « l'entrisme » trotskiste. Les militants du PCI qui appartenaient au « parti de Maurice Thorez » continuèrent leur action mais sans arriver vraiment à des regroupements significatifs. Il fallut attendre la fin des années 60 pour que la tactique entriste connût de nouveaux développements, notamment à l'occasion de la crise de l'UEC. Mais cette intervention, qui aboutit à la naissance de la LCR, relève d'une autre période. C'est donc une autre histoire.
- 19 Le regroupement de militants qui s'effectua autour de la *Voie Communiste* connut un succès réel même si limité. Le mensuel accorda une place centrale à la révolution algérienne. Les contacts effectués avec les combattants du FLN à l'occasion des actes de soutien permirent aux militants français d'acquérir une assez bonne connaissance des problèmes du pays et de ses mouvements politiques. Par leur intermédiaire, la guerre d'Algérie n'apparaît plus comme une simple lutte pour l'indépendance : elle revêt les principaux aspects d'un combat révolutionnaire qui pouvait créer les conditions d'une orientation vers le socialisme. Plus précisément, pour la première fois depuis des décennies, internationalisme et anticolonialisme sont intégrés dans l'élaboration d'une plateforme politique susceptible de regrouper des militants, dans et hors le PCF. Cette plateforme met en évidence les tendances dominantes d'évolution du monde capitaliste, (ce qu'on appellerait aujourd'hui mondialisation) et affirme qu'on ne peut plus se contenter d'un programme à dominante électorale et à dimension nationaliste.
- 20 En 1962, lorsque l'indépendance de l'Algérie est enfin gagnée, la *Voie Communiste* prend nettement parti dans la crise qui fait vaciller le nouveau régime. Elle se prononce contre l'intervention de l'Armée de Libération Nationale (ALN) dont l'action a pour résultat essentiel d'encadrer le peuple dans un carcan qui lui interdit toute initiative, toute décision autonome. Le FLN a cessé de représenter le mouvement de l'émancipation. Les tares déjà anciennes deviennent prépondérantes au fur et à mesure de son intégration à l'Etat, singulièrement bureaucratique qui se met en place. Il faut donc repartir à presque zéro. La *Voie Communiste* soutient les efforts de ceux qui veulent construire un parti révolutionnaire, Mohammed Boudiaf et le Parti de la Révolution Socialiste (PRS) en l'occurrence. Cette démarche, vue avec le recul, apparaît justifiée, mais il est évident

qu'elle s'accompagnait de graves faiblesses : incompréhension de la signification de l'autogestion ; absence de perspectives théoriques ; définition du parti par des tâches militaires. Indéniablement, avec la fin de la guerre, les « événements d'Algérie » perdent beaucoup de leur intérêt pour les travailleurs français. Et la *Voie Communiste* se trouve quelque peu en porte-à-faux lorsqu'elle refranchit la Méditerranée pour intervenir dans les luttes de l'Hexagone.

- 21 En effet, si elle a posé l'essentiel des questions que fait surgir l'élaboration d'une politique en rupture avec la tradition, souvent dogmatique, du mouvement communiste, elle est restée en deçà des obligations d'un tel travail. Quelles batailles menées pour renverser le rapport de forces avec la classe dominante, compte tenu du poids des bureaucraties ? Quelles formes d'organisation donner au parti pour qu'il soit efficace sans sombrer dans le dogmatisme anti-démocratique ? À des interrogations fondamentales de ce genre, pas de réponse précise. D'où une fragilité politique très grande. Les débats dans le mouvement communiste vont accentuer ces faiblesses. Le maoïsme en particulier va apparaître pour quelques années comme le dictionnaire universel de la subversion. Son influence délétère va contribuer à pourrir la *Voie Communiste*. Celle-ci éclate en 1965.
- 22 Faut-il parler d'un échec de la tentative décrite ici ? Oui, évidemment, dans la mesure où la *Voie* a été incapable de prolonger en les renouvelant ses thèmes constitutifs. Mais la *praxis* révolutionnaire ne se ramène pas à un défilé vers la vérité. Pour un temps, des expériences limitées, marquées par des erreurs et des défaites sont riches de leçon.
- 23 À mes yeux, c'est le cas de la Voix Communiste.

## NOTES

1. Le groupe qui a pris l'initiative de l'édition du bulletin continuera ses activités. Il publiera une revue à caractère théorique et, dans les dernières années de la guerre d'Algérie, nombre de ses membres participèrent à l'activité du Mouvement Anticolonialiste Français (MAF) organisé par Henri Curiel.
2. Tous ne restèrent pas à la *Voie Communiste*, la nouvelle publication oppositionnelle. Mais tous demeurèrent des militants, ce dont témoigne leurs engagements ultérieurs.
3. Ceux-ci sont entraînés et dynamisés par un groupe de militants constitué autour de Gérard Spitzer dans une des sections du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Annie et Roger Rey (qui sera au centre du travail d'aide au FLN) font partie de ce noyau.
4. L'exemple des actions, contre la guerre du Vietnam qui virent le PCF sortir de la légalité, était présent dans toutes les mémoires. Pour la majorité d'entre nous, il fallait mener le même type de batailles dans le cas de l'Algérie. Certains camarades refusèrent cette comparaison pratique, en arguant du fait qu'à la différence de l'Indochine, l'Algérie en lutte n'était pas dirigée par un parti communiste. Du même coup, il convenait de garder des distances politiques et pratiques avec le FLN, mouvement nationaliste s'il en fut. Ces camarades, très minoritaires, conservèrent plus ou moins leur point de vue, mais ne firent jamais obstacle au travail de soutien au FLN mené par la majorité de la *Voie Communiste* : encore une illustration de la fonction régulatrice d'un débat de fond correctement et démocratiquement mené.

5. C'est le moment de la rupture Moscou Pékin et de la naissance du « maoïsme » en tant que référence stratégique. Ce sera aussi la phase révolutionnaire du castrisme.

6. Qui fut votée en mon absence, car, la veille de la réunion, j'avais été arrêté par la DST.

---

AUTEUR

**DENIS BERGER**

Politologue, Université Vincennes-Paris 8